

Marc Delplanque

## De transférer à transmettre

### Quelques éléments du parcours d'un essai à transformer

*Il est temps, pour chacun d'entre nous, de se débarrasser de l'esclave qui est en lui.*

A. Tchekhov (1860 – 1904)

Fort bien, mais comment effectuer une telle opération ?

*Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile  
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?*

La Fontaine, Fable V, 5

« Le renard ayant la queue coupée ».

Accompagné d'un collègue lillois, invités tous deux ce soir du 14 février 2007 par Pascale Peuchmaur, j'ai — (peut-être même avons-nous ?) — *rendez-vous*, avec vous, sur un thème — celui de la transmission — qui concerne directement la question de l'enseignement de la psychanalyse.

Rendez-vous, du verbe « se rendre »... quelque part, sans doute, mais aussi à quelqu'un ou à quelque chose. Ne dit-on pas, en effet, se rendre à... l'évidence ?

Et qu'en est-il d'une reddition — mot assez troublant — qui ne serait pas pour autant soumission ? Y aurait-il donc, quelque part, un processus de subjectivation ou d'as/sujet/tissement qui ne serait pas « < > » pure aliénation ?

Il est toujours intéressant de voir — à défaut de savoir — comment ici, les *choses* se transmettent et là, « se reproduisent » ! La reproduction est un terme qui concerne directement l'espèce dans un rapport où cette fonction, pourtant sexuée dans un certain nombre de cas, exclut, faut-il dire sèchement, la question de la jouissance. Or, en dépit des progrès prodigieux dont peut légitimement s'honorer la science, le fait est que nous ne savons toujours pas très bien comment nous nous reproduisons. Particulièrement les analystes dont on sait que, dans leur champ, l'exclusion de la dimension de la jouissance est inconcevable.

Eh bien, jusqu'à notre époque, la reproduction se situait dans un registre largement évocateur de la génération et donc d'un aspect de la sexualité qui regarde en effet bien davantage le registre des filiations que celui de la jouissance. Ainsi, de ci, de là, on pouvait entendre : « Ah oui, c'est un élève de Lacan ! » ou : « Tiens, c'est, encore, un analysé de Lacan ! ».

Parmi nos contemporains, il n'y a plus d'élèves directs de Freud et, d'ici une vingtaine d'années, il n'y aura plus guère d'élèves directs de Lacan. Faudrait-il s'en plaindre ? Mais dans quelles chaînes et par quelles voies (x) allons-nous encore pouvoir traduire — ou assujettir — ce à quoi nous trouvons des raisons de tenir et qui s'avère plutôt être ce qui nous tient ?

Trois occurrences sont ici intriquées :

- Un colloque lillois, en octobre 2006, sur le thème : « *Transfert(s) et désir de l'analyste* », colloque promu et orchestré par Daniel Weiss<sup>1</sup> ici présent et qui a bien voulu joindre sa participation à nos débats.
- C'est à partir des retombées du travail pour ce colloque que s'annonce l'invitation de Pascale Peuchmaur à intervenir, dans « l'École », sur le sujet de *l'Enseignement orienté par la chose analytique*, soit la reprise de la question de la *transmission en tant que question éminemment clinique*.

Merci donc également à Pascale Peuchmaur d'avoir songé à nous inviter dans le cadre de ce qui l'anime elle-même. C'est, pour moi, l'occasion de dire combien et comment, au cœur de la clinique, la cure est et demeure l'incipit majeur de la psychanalyse et de la découverte freudienne. Dans la Postface à « La question de l'analyse profane », rappelons combien Freud insiste sur l'importance de cette « conjonction entre guérir et chercher », pour ajouter : « On ne pouvait pas traiter sans apprendre quelque chose de nouveau... faire l'expérience de l'action bienfaisante (de la psychanalyse)... cette perspective de gain scientifique, trait le plus réjouissant du travail psychanalytique ».

- Troisième occurrence qui s'enchaîne sur la proposition précédente : *un effet de « contre toute attente »* soit — mieux vaut en rire — le énième « parachèvement » de ma propre cure laquelle avait pourtant cru avoir trouvé, et à deux reprises déjà, un terme devenu, par conséquent, toujours aussi fallacieux !

S'impose ici une image : celle non pas de la coupure du cordon ombilical mais celle, autrement plus subtile et offrant le maximum de résistances, de la délivrance matricielle, celle de la chute du placenta. Comment donc revenir sur l'abyssale question du temps, des temps et de la

---

<sup>1</sup> Daniel Weiss, membre de « Cercle Freudien » est le collègue lillois et l'ami avec lequel depuis plus de 20 ans, soit en cartel soit en co-animation de séminaire dans le cadre d'une association dénommée « Patou », j'ai eu la possibilité de travailler dans un climat de rigueur éloignée des dogmes et, peu fréquent à ce point, de grande courtoisie. Je trouve donc occasion publique de le remercier très chaleureusement d'avoir accepté de m'accompagner ici pour un contrepoint issu de sa propre voix au chapitre... au chapitre de la psychanalyse.

fin des temps soit de l'étendue d'une psychanalyse aujourd'hui ? Autant parler d'un travail de romain, plutôt obsessionnel, appliqué à l'étendue de la psyché : « Psyché est étendue, elle ne le sait pas » a noté Freud ; en date du 22 août 1938.

C'est donc au nom de cette triple occurrence que j'ai travaillé cette intervention sous le signe d'un *rendez-vous* à propos d'une trajectoire ou plus simplement d'un parcours. Ceci étant dit, il est tout à fait possible ou plutôt vraisemblable que je ne ferai qu'enfoncer, comme on dit, des portes ouvertes. Je n'ai pas inventé, vous l'auriez su, un nouveau concept psychanalytique qui viendrait enrichir, voire dépasser, les outils mis en place essentiellement par Freud (et puis Lacan) pour maintenir une rationalité, une logique susceptible de rendre compte — voire transmettre — les effets ou les retombées de l'expérience. J'estime même ne pas avoir épuisé la richesse d'analyse dont ces concepts sont porteurs. Par contre — à défaut de l'art, aurai-je, question de style, la manière ? — j'ai essayé d'en écrire, mais c'est en vous parlant que je cherche à transformer l'essai qui consiste à traduire, et éventuellement transmettre, quelque(s) donnée(s), reformulations ou re-élaborations des effets de transfert(s) dans le nouage des trois « occurrences » citées comme autant d'occasions.

Il se trouve que, dans un premier temps, ce nouage s'est d'abord matérialisé par des tentatives d'écritures, soit ces *écrivures* — comme je les appelle — et qui sont peut-être le ressort ou le secret d'un grand nombre d'« autobiographies ». Cependant ces *écrivures* qui répondaient aux poussées des forces transférentielles en jeu sont justement trop proches encore de l'autobiographie pour trouver ici leur place.

C'est ainsi que quelques thèmes, ou mots-clefs, se sont rapidement imposés, représentant, me semble-t-il, autant de *variations autour de la question éminemment clinique de la transmission*, laquelle relève essentiellement de la temporalité.

Ce sont là les *quelques éléments du parcours*.

Nous allons donc considérer successivement ces éléments, en l'état où ils se trouvent aujourd'hui, avant d'entendre Daniel Weiss y réagir comme il l'entend.

I) « Trans » : variation grammaticale sur la temporalité et la conjugaison

À la simple lecture du titre de cet exposé, le jeu de la triple répétition, signifiante, du phonème et morphème « *trans* » : (transfert ; transmettre ; transformer) insiste suffisamment pour nous y arrêter un moment. Cette particule qui nous vient directement de la préposition latine éponyme indique le déplacement : soit l'au-delà ou le par-delà, soit l'autre côté des choses. Bref, elle indique différentes formes de trajet (traversée, déplacement) que ne peut méconnaître le parcours d'une psychanalyse.

1) **En latin**, le verbe *transire* introduit déjà une dualité de mouvement :

- Intransitif, *transire* indique un déplacement latéral mais aussi le changement, le passage d'un état à un autre que reprendra à son compte le verbe *transformare*. Dans sa forme réfléchie, « se transformer » pose directement la trans-formation du sujet grammatical.

- Transitif, le verbe *transire* indique la traversée, au sens de pénétration de l'objet complément comme, par exemple, la traversée d'un désert.

*Transféro* c'est, certes, transporter quelque chose d'un lieu à un autre mais aussi différer, ou transcrire et encore faire passer un mot d'un emploi à un autre comme cela se produit dans une métaphore.

*Transmittere* reconduit de nombreux sens très proches de ceux des deux verbes précédents avec la nuance d'une mission : comme celle d' « envoyer de l'autre côté » ou « faire passer » ou encore « remettre et/ou transmettre » ainsi que « consacrer »... son temps à telle ou telle tâche. Mais c'est encore « passer de l'autre côté » et, à nouveau « traverser ».

2) **En français**, « trans » est un préfixe dont l'emploi s'applique à un grand nombre de mots, substantifs, verbes et adjectifs (de transaction à Transylvanie), induisant sur le modèle du latin l'idée de l'au-delà, du changement ou encore celle d'une traversée.

Les termes *transitif* et *transition* indiquent le passage mais également le changement, l'évolution, laquelle peut s'avérer *transitoire*, brève ou passagère. C'est aussi l'indication d'un état intermédiaire entre deux propositions.

Un verbe est dit « transitif » lorsqu'il « régit son complément sans intermédiaire, par un passage direct du sujet à l'objet ». Passage direct, qu'est-ce à dire ? Est-ce possible ou feint-on seulement de croire à cette possibilité ? Un tel verbe est, en tout cas, au plus près de la question de l'acte. Notons déjà — et nous y reviendrons — que seuls les verbes transitifs directs, c'est-à-dire : n'obligeant pas à s'articuler avec l'objet par une préposition, sont susceptibles de « passer » à la voix passive.

À propos de la *transmission*, on retiendra qu'il s'agit de l'action qui relève d'une manière *x* ou *y* de transmettre, certes, un objet, mais aussi de *se* transmettre.

Notons encore que le verbe (ici, *transmettre*) offre des développements plus riches que ceux offerts par le substantif (*transmission*) qui en est issu. Riche de significations, il s'agit, à la racine, d' « envoyer, faire passer et/ou mettre quelque chose ailleurs ». C'est ainsi que, en vrac, on peut transmettre énormément de choses : une propriété, un héritage, une autorité, un pouvoir, mais aussi un ballon, un flambeau, et encore un nom, une tradition, un ordre, un souvenir... Plus loin, il pourra s'agir de faire parvenir, ou communiquer, faire connaître voire propager, véhiculer, contaminer.

3) Quant à **la langue allemande**, elle nous aide ici à comprendre que la particule *trans* — commune, pour cette fois, au français et à l'anglais — se dédouble en deux particules par lesquelles, outre-Rhin, se singularisent les deux principales directions déjà indiquées :

- *über*, qui indique essentiellement le déplacement : ainsi, *Übertragung* peut se traduire aussi bien par transfert que par transmission.

- et *durch* indiquant cette fois une traversée, en profondeur, en quelque sorte.

Ainsi, la célèbre *Durcharbeitung* de Freud a été traduite par le terme assez spécieux de « perlaboration » que, pour ne rien arranger, Lacan traduit par « travail du transfert » !

Quoi qu'il en soit, ces deux particules sont dites mixtes car tantôt *séparables* tantôt *inséparables* du verbe. Mais ces deux particules sont *inséparables* du verbe lorsque ce dernier est un verbe transitif, c'est-à-dire lorsqu'il commande directement un rapport à l'objet ou à un objet.

De ce paragraphe sur la langue et ses combinaisons, tirons déjà, de son usage, quelques applications dans le champ qui nous occupe ici.

- On pourra s'étonner un instant en découvrant que le beau verbe *transir* (XII<sup>e</sup> siècle) est issu de la même racine que le verbe « transiter », équivalent de « passer ou faire passer ». Nous retrouvons ici le supposé passage des passages : la mort puisqu'il faut l'appeler par son nom ; ce qui ne lève en rien l'énigme car s'il est un cas de figure où nommer n'indique que le trou d'un irréprésentable, c'est bien en désignant la mort. Et c'est bien la raison pour laquelle les humains n'ont cessé de donner de la mort des représentations innombrables dont et en particulier celles du corps du défunt sur le point de passer de vie à trépas ou immédiatement après le passage dans un temps de *trans* formations plus ou moins rapides (ou, artificiellement, plus ou moins retardées) liées à cette nauséabonde et si répugnante décomposition qu'est la putréfaction. Pourriture !

C'est, entre autres, à la basilique de Saint-Denis, vers l'époque dite de la Renaissance (quel nom, encore) et bien avant Descartes que l'on peut parfaitement situer une profonde modification (subjective avant la lettre) dans le rapport à la mort et avant même qu'elle ne soit pensée. Car c'est seulement à la Renaissance que les tombeaux des personnages illustres qui y sont inhumés se mettent à représenter des cadavres conservant, eux, les traits torturés par l'angoisse du passage de l'état de vivant à celui de défunt. Ce ne sont plus des « gisants » ; ce sont des *transi*. Le gisant, quand à lui, était la figure du défunt sculpté dans la sérénité ou la béatitude paisible et reposante d'un élu, assuré d'être appelé au royaume des vivants de la *vie éternelle* : concept mais aussi acte de foi défiant, par un refus « salutaire », l'observation la plus commune de l'espèce, qui ne peut pas ne pas savoir que chaque défunt aura eu ne serait-ce qu'un début singulier, un commencement unique et original. Qu'à cela ne tienne, il y a des circonstances, et nous y sommes, où la singularité est de peu de

poids ou de peu de prix au regard de l'appartenance à un collectif, groupe ou peuple, qui, cette singularité, la *trans* cende.

- Autre remarque : le phonème « trans » se retrouve étymologiquement lié à un substantif féminin, celui de « transe » (également issu du latin *transire*), laquelle consiste à « faire passer » ou mettre un individu (ou un collectif, d'ailleurs) dans un état très particulier. Tantôt, et au sens ancien d'un terme équivalent à « agonie », il stigmatisait les affres d'un état d'inquiétude ou de vive appréhension. Ailleurs, et plus récemment, il indique un état d'exaltation et de transport souvent rapporté à une possession par un esprit étranger aboutissant à une forme de dépersonnalisation.

- Si l'on admet que, par le biais du sentiment de culpabilité, la notion de faute et son « univers morbide » intéresse encore aujourd'hui (mais qui veut bien encore le savoir ?) ce qui vient embarrasser l'esprit ou le fonctionnement d'un certain nombre de nos contemporains, il n'est pas inintéressant de constater que la théologie juive (et la chrétienne, d'ailleurs) ont considéré que la faute, « l'originelle », était une donnée *trans*missible à travers les générations. Quel savoir recèle un tel repérage dont l'actualité reste, à mon sens, obscurément présente à travers un mécanisme de profond déni ?

Car notre question autour de la *trans* mission est, bien sûr, le savoir — et, ce savoir, qu'en est-il de ce qui *se* transmet et comment le savoir ?

- Rappelons que l'on ne transmet pas une vérité, on la révèle, éventuellement ; ou bien elle se révèle dans un temps qui constitue un présent. Par contre, on transmet un savoir et c'est tout autre chose même s'il s'agit d'un savoir sur la vérité et, en particulier, pour ce qui nous concerne, la vérité du symptôme. C'est tout autre chose parce que, dans l'abord des phénomènes qui consistent à savoir précisément ce qui « se transmet » — n'est-ce pas là le fond même de ce qui constitue la dimension psychique, la psyché ? — l'on repère qu'il y aura eu transmission non pas au moment où elle s'effectue mais dans un *après-coup*, toujours dans un après-coup. Ce repérage constitue une donnée fondamentale de la psychanalyse et, partant, du génie de Freud, qualifiant son œuvre de prodigieuse avancée sur la mémoire, l'espace et le temps.

Un aspect important de cette vaste question consiste à savoir comment prendre la mesure de ce qui a pu d'abord nous être transmis sous une forme qualifiée de « passive » ?

Et comment repérer, après-coup, que cette mesure est susceptible de donner de l'oxygène aux signifiants dont chacun se trouve porteur, porteur même de son destin ?

Or, c'est bien par les « formations » fomentées dans et par le champ magnétique d'un transfert que nous avons appris à reconnaître que c'est dans le registre inconscient qu'*aura* à opérer la dite transmission d'un non su, un non reconnu (*Unerkannte*, en allemand), quand ça n'est pas autour d'un ne rien vouloir en savoir. Et nous voilà renvoyés à cette modalité passive du verbe que

nous retrouverons dans le développement de la question de l'acte où la langue — le verbe — s'avère, évidemment, particulièrement concernée.

II) Transformer un essai : la partie de rugby et le tournoi des cinq ou six nations...

Variation sur « le sujet du collectif ».

Que peut-il bien venir du Nord, pouvez-vous, très légitimement, vous demander ?

Pour peu que vous ayez à y venir par autoroute, vous verrez, immanquablement, loin des Matisse (qui y naquit) et autres fauves, quelques écriteaux de couleur terreuse vous servir quelques énoncés reconfortants du genre : *Région Nord – Pas de Calais : terre d'accueil et de labeur*. Le Nord, il est vrai, c'est plat, c'est très plat. C'est même plat, comme ça, de Zuydcoote à... l'Oural ! Il vous faudra donc faire preuve d'une patience infinie pour percevoir, enfin, la surprenante beauté de... nos ciels tourmentés — et tout autant infinis — célébrés, à juste titre, par les « Flamands » de toutes les époques.

Quoi qu'il en soit, sauf à insister sur le fait que, à ma connaissance, une partie ne peut se jouer que sur un terrain parfaitement plat ou aplani, en matière de rugby, nous savons que nous n'avons justement pas de leçons à donner, à personne. Il n'empêche : nous suivons avec une inusable et surprenante passion le fabuleux et quasiment moyenâgeux tournoi, dit « Tournoi des cinq Nations » (il se joue actuellement) devenues six de par l'arrivée, récente d'imprévisibles Italiens venus vous gâcher un tant soit peu le choc véritablement tectonique qui se produit entre deux langues, langues dont le génie n'est plus à démontrer.

Un court — et surtout étroit — bras de mer sépare deux de ces nations qui se sont étripées pendant des siècles pour une inégale suprématie. Et, qui n'a pas suivi, à Twickenham, ce temple du rugby, le combat de deux équipes survoltées par la pure folie d'une foule de supporters en délire ne connaîtra jamais l'émotion formidable et la joie sans mélange qui peuvent y surgir à l'occasion d'une victoire, au demeurant assez rare, du « coq » sur le XV de la « rose ».

Vous le savez, lorsque une équipe a marqué un essai, et c'est bien le travail de toute l'équipe, il y a une plus value de points accordés à la réussite de sa *trans* formation.

Or la transformation résulte d'un coup de pied, et un seul, exécuté par conséquent par un seul joueur. Notons encore qu'un coup de pied identique peut résulter de la sanction accordée pour faute de l'équipe adverse qui se voit chargée d'une « pénalité ». Cependant, dans ce cas de figure, la transformation n'a pas la même signification. Dans le coup de pied de pénalité, on sanctionne un joueur fautif par un avantage offert à l'équipe lésée : les choses se comptent en terme d'individualité, le groupe est puni mais la faute, elle, est individuelle. Il en va tout autrement dans la tentative de transformation d'un essai. S'il reste

vrai qu'un seul joueur tente la transformation, l'essai aura été porté par toute l'équipe et c'est elle qui signe le marquage de cette inscription posée à son terme, c'est-à-dire lorsqu'un joueur, *devenu quasiment lambda*, plaque le ballon derrière la ligne de but adverse.

J'avais posé les termes de cette distinction avant même ma lecture, récente, du chapitre intitulé « Autres foules » du livre d'Eric Porge, *Transmettre la clinique psychanalytique*<sup>2</sup>. On peut y voir s'y développer la notion de « clinique de la socialité du sujet ». Je dois dire que j'ai reçu avec un vif intérêt la reprise de l'énoncé lacanien précisant que : « Le collectif est le sujet de l'individuel<sup>3</sup> ».

C'est pourtant une vieille histoire. J'ai encore en mémoire que, à l'occasion du développement de sa pensée sur la question de la personne trinitaire, (dogme ou mystère de la Trinité soit l'affirmation d'un seul Dieu en trois personnes), Saint Thomas d'Aquin, au XIII<sup>e</sup> siècle, donne de la *per sonne* (par forcément humaine, donc, et par forcément inhumaine non plus) la définition suivante : « La personne est (et n'est que) un nœud de relations ». Certes, on ne saurait sans forçage appliquer et encore moins assimiler la notion latine, médiévale, de *persona* (même racine que *personare* : faire du bruit, retentir, crier comme le permettait le port d'un masque ou *persona*) avec celle du sujet de l'inconscient où pourtant « père » sonne encore sous les coups et le timbre du schofar. Il y a toutefois bel et bien une proximité de structure car il apparaît que l'inconscient et sa structure de langage se trouvent dans une grande affinité, que connaissait Lacan, avec les recherches de la théologie trinitaire. Ce qui, soit dit en passant, permet à Lacan de repérer que, dans sa démarche comme telle, le théologien est foncièrement un athée.

C'est dans un tel contexte que l'initiative de Pascale Peuchmaur et son « pari » tel qu'il s'exprime dans son texte de présentation publié en septembre 2006 ainsi que le moment même de son invitation corrélé à un *moment critique* d'une forme d'enseignement à Lille, m'ont amené à poser la question suivante :

À côté d'autres procédures, reconnues certes comme essentielles, peut-on concevoir un dispositif qui ferait en sorte que l'enseignement de la psychanalyse et sa transmission, forcément toujours hypothétique, relèveraient d'une *clinique de la socialité du sujet* partout où celle-ci serait repérable ? Et, là encore, se profile cette distinction telle qu'elle résulte ici, de la transformation d'un essai avec d'autres, et là, d'un coup de pied de pénalité au cours d'un même match de rugby. Les deux tentatives marquent des points et même un nombre de points identique : ce ne sont pas les mêmes. À l'occasion de la sanction de la pénalité, l'identité des joueurs est absolument maintenue. Dans la

---

<sup>2</sup> E. Porge, *Transmettre la clinique psychanalytique*, Ramonville St-Agne, Érès, 2005.

<sup>3</sup> J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 213.

transformation d'un essai, il est clair que si la tendance à la décomposition des identités singulières s'exprime, l'acte est la résultante d'un « plusieurs », ou d'un « en plus » sinon d'un « surcroît ». Reste la question suivante, embarrassante : faut-il que la transformation soit « réussie » pour que la partie se poursuive ? Assurément non ; c'est toute la question de la *guérison* qui est à reprendre comme *pas forcément nécessaire... mais quand même !*

III) L'assèchement du Zuiderzee : variation sur le temps et les temps du parcours, son étendue.

Pourquoi les analyses sont-elles devenues si longues est une question dont la réponse ne saurait être expéditive ni liée exclusivement à la difficulté (et la structure) du cas quand ça n'est pas à l'incompétence de l'analyste que nous excluons a priori du débat.

Certes, il y en a qui ne savent ni commencer (ou si difficilement) ni, surtout, finir et pour qui la question de savoir ce qu'il peut rester d'un parcours lorsqu'on en élimine les bouts peut laisser longtemps perplexe. Mais essayez donc seulement, de ces bouts, d'en enlever un et voyez ce que cela peut donner nous lance, goguenard, un Raymond Devos : ça donne tout simplement l'éternité et la croyance assurant la certitude de ne pas avoir à mourir.

Le Zuiderzee est bien, aux « Pays-Bas », cette baie marine partiellement asséchée pour générer, dans un pays presque entièrement situé en dessous du niveau de la mer, quelques 220 000 hectares de polders, soit de terres d'élevage devenues cultivables et habitables. Mais précisément, à ma connaissance, les pompes y fonctionnent toujours de façon permanente pour refouler — *refouler, c'est le mot !* — ce qui risque toujours de déborder et qui relève de la puissance et de la fureur des flots : l'assèchement s'avère n'être jamais un état définitif.

C'est bien tout juste à la suite du céléberrime : « *Wo Es war soll Ich werden* » que Freud ajoute ce petit commentaire : « C'est un travail de civilisation tel que (ou comme l'est) l'assèchement du Zuiderzee ». C'est là, la finale, puissante, de la XXXI<sup>e</sup> *Nouvelle suite de leçons d'introduction à la psychanalyse* intitulée, faut-il le rappeler : « La décomposition de la personnalité psychique<sup>4</sup> ».

La cure dont il est question de par l'é MER gence de ce « *Ich* » y est donc assimilée à un travail de civilisation. Façon d'affirmer que chaque cure est possiblement un enjeu de civilisation, ni plus, ni moins. Car il se trouve que, sans une vigilance de tous les instants, on peut dire que, généralement, c'est la marée qui a le dessus.

---

<sup>4</sup> S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. XIX, Paris, PUF, 1995, pp. 140-163.

Allons dans quelques détails touchant à la temporalité.

1. Par exemple, au sujet de la tendance à vouloir réduire le temps d'une psychanalyse, — comme cela fut rapidement recherché ici ou là, particulièrement aux U.S.A. — Freud fait cette remarque : si « l'Américain n'a pas de temps », (faudrait-il dire : à perdre ? *Time is, in fact, ...money*) l'importance (de la temporalité) s'accorde avec les « conditions temporelles particulières exigées par ce qui se déroule psychiquement entre conscient et inconscient ».

2. D'autre part, il peut être utile de rappeler que si les diverses structurations des *parlêtre(s)* que nous sommes combinent des données de façon singulière, ces derniers ne sont pas pour autant à considérer comme des électrons libres et isolés d'un tissu qui se révèle bien plus complexe ; de fait, elles recueillent des données et des traces bien plus vastes que ne le laisserait croire leur si touchante et si originale individualité. Nous avons appris, de Freud, que si les *traces mnésiques* relèvent de l'inscription d'événements survenus dans l'histoire infantile du sujet, elles appartiennent également à *l'archaïque*, à travers un certain nombre de générations *via* des filiations nombreuses et variées. Encore faut-il également considérer le poids et le jeu de la langue, jeu de mots assurément qu'une homophonie, décidément inusable, nous fait tout autant écrire « jeu de « maux ».

3. Si l'on se réfère aux jeux de la langue et à *l'archaïque* dont chacun est porteur, c'est bel et bien et toujours à peu près les mêmes choses que l'on retrouve.

Certes le monde change et, partant, est susceptible de modifier la trame de la configuration subjective. Mais la violence, la guerre, la vengeance, la jalousie, le fanatisme et l'indifférence sont toujours et partout présents, dès le départ, quand bien même les temps présents — comme, d'ailleurs, ceux qui les ont précédés — évitent, oublient ou refusent de se référer à cette malignité que d'autres ont pu sacraliser en termes de « faute » voire de « péché originel », histoire de trouver une rédemption par le biais d'une fonction sotériologique et sacrificielle jamais parfaitement assouvie.

Ainsi le travail de civilisation qu'est la cure est à reprendre sans relâche comme l'exige celui de l'assèchement. L'assèchement fait forcément référence à un liquide et a-t-on jamais fini de *liquider le transfert* ? Je ne le pense pas, l'expression est d'ailleurs triviale. Je pense que le traitement de ce dernier nécessite plutôt une mutation. Il se pourrait que cette dernière, avec *l'avènement de l'interprétation* du désir, *comme acte*, pourrait justement conduire à cette question d'un « chercher à en trans mettre quelque chose à plus d'un ».

4. *De l'importance de la cure en psychanalyse.*

Ainsi, même le devenir analyste m'apparaît comme une question clinique nécessairement articulée ou articulable avec la ou une visée curative (effets possible sur le symptôme).

Le nouage entre ces deux intensions se pose dans un actuel toujours pressant ; il est, me semble t-il, susceptible de débarrasser la psychanalyse des scories d'une spéculation, trop souvent sociologique ou médiatique, quand elle n'est pas purement conceptuelle, désarrimée de son assise où s'éprouve l'expérience de l'inconscient freudien.

Mais que penser alors des milliers de cures qui restent en rade, et c'est là une préoccupation dont il faut se soucier ? On reste dans la rade quand on ne sait pas bien nager et, dans ce cas de figure, il faut bien voir que l'on s'accroche à n'importe quel débris flottant, en général rassurant ou ayant pour visée de conforter un minimum d'images acceptables de soi, un soi plus ou moins conforme à des idéaux ou des modèles, modèles d'analystes, au besoin, dont il faudrait chausser les pantoufles, parce qu'ils fascinent l'intellect ! Mais il est vrai également que, pour en sortir, rejetant de tels modèles d'identifications, on peut aller jusqu'à l'aversion de cette conformité et parfois... jeter le bébé avec l'eau du bain. Cette dernière remarque vient pour expliciter davantage la remarque qui faisait allusion, lors du colloque lillois, à un *moment critique d'enseignement de la psychanalyse*.

Aussi bien, tout en se posant comme facteurs de résistances à la psychanalyse, sachons reconnaître que ces débris sont souvent le seul viatique susceptible d'assurer ne serait-ce que la poursuite d'une cure dont la pénibilité n'a d'égale que sa durée : interminable. Et là, faut le dire, faut pouvoir bien tomber ; et même que ça ne suffit pas.

Comment est-il donc possible de sortir de la seule répétition ? En outre, au bout du bout de ce temps, quand il touche à un bout, c'est même pas la gloire, c'est l'étonnement qui l'emporte, et la surprise et l'énormité d'un chantier qui se découvre ; c'est comme lorsque vous quittez un abri à l'écart du jour ou de l'alternance jour/nuit et que vous vous éveillez dans une ville familière/étrangère qui retrouve, un temps, d'autres couleurs jusque là inaperçues.

Les pompes doivent donc fonctionner en permanence. On ne gagne pas *sur (über)* la mer en demeurant *sous (unter)* son niveau (de jouissance), sans un travail constant, et consistant (*Durcharbeiten*) ! Ici se précise que nous ne sommes pas à une partie de tennis.

Mais là où le « demi de mêlée » n'est rien sans le « demi d'ouverture », les trois-quarts, les ailiers et autre pilier, un seul s'essayera avec l'appui des autres à transformer un essai porté par toute l'équipe. Et, je l'ai déjà indiqué, si la transformation se réalise, *la plus-value* qui en résulte n'est en rien comparable aux points obtenus à l'occasion de la transformation d'un coup de pied de pénalité obtenu par faute de l'adversaire. « L'adversaire », tiens tiens ! Ange ou démon, comment en traiterons nous ? Surtout, mais pas seulement, de l'adversaire qui est en nous et que, depuis des millénaires les hommes n'ont de

cesse que de projeter à l'extérieur d'eux-mêmes. C'est de ce « combat AVEC — et non pas contre — le démon » que nous parlent, selon Stephan Zweig, les Kleist, Hölderlin et autre Nietzsche, trois génies en proie à l'excès, la démesure et la folie. Il appartenait à Freud d'en trouver la raison ou le cheminement permettant ainsi d'arraisonner, par ses bords, le réel d'un tel combat. « ..., *Achéronta movebo* ».

5. *La fin du travail* (d'assèchement) mérite donc bien évidemment un « traitement particulier » mais cette question peut aisément tourner à l'obsession de la fin, cette sorte d'obsession-phobie qui manifesterait un savoir particulier ou un « trop de savoir sur la fin et sur son roc », tel qu'il faudrait sans cesse squeezer la question et tantôt la fuir, tantôt l'anticiper d'une façon qui pourrait aller dans le sens d'un vouloir finir avant de commencer ! Belle façon de rester sur place, de refuser le travail tout en s'assurant qu'on y est : c'est l'assèchement interminable et épuisant avec juste ce qu'il faut de travail de pompage pour égaler l'emprise de la mer : l'analyse sans terme.

C'est bien là une des raisons qui conduisent à des analyses interminables et ces cas sont légion. On comprend bien que le « roc » que nous décrit Freud soit un obstacle majeur à l'acceptation du registre de la castration dont la finitude de chaque existence n'est qu'un cas de figure particulier ; très particulier, à vrai dire si l'on veut bien résumer la position névrotique à la problématique d'un *trop de savoir* justement, accumulé sur des générations : trop de savoir ici, sur l'amour et là, sur la mort.

Nous pensons pouvoir poser que ce savoir — dont le névrosé jouit — nécessite de subir une mutation qui n'est pas seulement à produire du côté du porteur du symptôme. Et la question devient celle de savoir comment il sera possible de consentir à une perte certaine du côté de la jouissance, perte suffisante pour admettre que le *cœur de l'être*, comme verbe, n'est justement plus au centre mais dans l'intime d'un hors de soi ?

#### IV) Variation autour de la question de l'acte.

Comme il en était déjà question dans chacun des paragraphes précédents, c'est à la question de l'acte qu'il nous faut en venir pour autant qu'elle intéresse l'ad-venue du sujet. C'est la question de l'opération analytique elle-même, décisive, soutenant et la traversée (*durch*) et le déplacement (*über*), avec son côté risqué, non ménagé, mais également son aspect arbitraire, son imprévisibilité et cette singularité, effectivement maintenue et si difficilement transmissible comme telle.

1) Admettons qu'au fondement de tout acte, sur telle face de la pièce où se joue la question du sujet et par conséquent son rapport à la jouissance, il s'agira toujours *et de l'inceste et du meurtre*, y compris en analyse où doit

justement, sur ce point, s'opérer un déplacement. Que je sache, à moins de changer de monde ou de constellation, il n'y a pas, de ce point de vue, de « nouvelle psychanalyse » à attendre.

Aussi bien, l'acte est une opération qui tient à la fois d'un processus de séparation et de liaison, tandis que l'articulation de ces deux processus représenterait la signature — ou le poinçon — sans signification comme telle, d'un ou du symbole.

Quant à l'acte analytique, loin de se définir par un agir, ce serait bien plutôt *la prise en compte de l'acte* et donc l'acte de prendre en compte l'acte, ce qui ne se fait nulle part ailleurs : suspendre l'agir pour en déplier la substance sans relever pour autant d'une aboulie ou d'une incapacité à agir conduisant à maintenir une forme d'inhibition.

2) Dans un certain nombre de cas, l'amalgame entre la visée curative d'une cure analytique et une aspiration au devenir analyste a pu être la source de bien des confusions et le lieu de nombreuses et fortes résistances. Il faut admettre qu'un tel amalgame est susceptible de maintenir une fausse solution à la question de la sortie du linceul de la position névrosante avec le rapport à la jouissance qu'elle recèle.

Il reste pourtant possible de considérer que le « vouloir aller mieux » — qui nécessite précisément d'en passer par le vacillement de cette position — et, par conséquent, la cure reste plus que jamais un projet fondamental, avec cette exigence de maintenir l'expérience clinique à la base ou à la racine de tout l'édifice de la psychanalyse freudienne. Cette formulation, à dire, est bien banale ; son effectuation l'est beaucoup moins s'il s'agit bel et bien de sortir de la gaine incestueuse où se voile et se love — ou se plante, d'ailleurs — le clou, au demeurant essentiel, du fantasme de désir.

3) J'ai rappelé plus haut que le verbe transitif se dit d'un « verbe qui régit son complément sans intermédiaire, par un passage direct du sujet à l'objet ». En logique, cette fois, est dite « transitive » une opération « qui modifie ou agit sur autre chose que l'agent ». Il peut s'agir soit d'une action soit d'une causalité transitive. C'est alors une opération par laquelle des termes ou des propositions se trouvent reliées entre elles dans un rapport de causalité.

Par exemple, sont appelées « transitives » les relations comme « égal ; plus grand ou plus petit que ; antérieur ou postérieur à ».

Cette capacité à « modifier le complément d'objet sans intermédiaire » interroge le devenir du fantasme dans la question de l'acte et c'est bien là où les choses nous intéressent. Mais faut-il encore s'étonner de repérer, dans la grammaire, la parenté étroite qui relie la question de l'acte aux différentes façons de poser le verbe ?

4) Ainsi, c'est le passage d'un verbe à la voix passive (exemple : « "s" pose "a" » devenant « "a" est posé par "s" ») qui met particulièrement en évidence une propriété remarquable déjà signalée dès l'étude sémantique de la particule « *trans* ». À l'occasion d'un tel passage du verbe à la voix passive, on voit que le complément d'objet direct de la forme active (et seulement le complément d'objet direct) devient le sujet du verbe. En outre, à la voie passive, c'est le verbe « être » — dit auxiliaire — qui porte la marque du temps et non plus le verbe lui-même qui apparaît, dès lors, sur le mode du participe passé. Ce repérage grammatical permet, me semble-t-il, d'approcher de la question du *passage du désir* : le passage à la voix passive modifie donc et la place du sujet et le marquage de la temporalité en faisant apparaître « le verbe être » comme auxiliaire. Cette modification invite à considérer que l'action ou l'actualisation de quelque chose n'est repérable que dans l'*après-coup* dont il a déjà été question à de nombreuses reprises.

5) Psychanalyse peut se définir comme méthode permettant l'actualisation d'un sujet de désir. Il paraît alors possible de soutenir que *le passage du transfert à un transmettre ou passage du désir (de l'analyste) au désir de transmettre (chez l'analysant) aura été, après-coup, un passage qui soutient la démarche de ce dernier lorsqu'il touche à un terme qui consiste au repérage, en lui, d'un désir (et plus seulement une demande) d'analyse soit le désir d'un sujet qui consent... à se rendre. Entendez ici l'écho de ce rendez-vous, appelé dès le départ, et qui renvoie, de ce fait, à une opération — et ce n'est pas passivement — qui ne ferait plus seulement point de butée bien freudienne mais point d'appel voire tremplin pour un saut singulier dans le public d'un pluriel.*

Ainsi pourrait se manifester un *De transférer* passé à *transmettre* ou à *désir de transmettre* — et, une fois encore, ce n'est pas passivement.

Avec ce qu'indique ce passage par la voie passive, comment ne pas articuler ce procès avec les pages qu'un Jacques Le Brun, dans son ouvrage sur « le pur amour », loin de la passivité, consacre à la « passivité » ?

Trois remarques pour un terme sans clôture :

1) Sachant que, comme l'indique le laboureur d'une célèbre fable de La Fontaine, travaillé par des questions d'héritage : « C'est le fonds qui manque le moins »,

2) Dans le champ de la psychanalyse, la transmission, fonction éminemment clinique, se trouve liée à la question du désir et la manifestation du sujet devant l'objet-cause.

3) En quoi le transfert aurait à se résoudre justement par la question de la transmission est la thèse qui est ici défendue.

Autrement dit : en quoi le désir de *faire savoir* pourrait-il valoir comme effet de transmission en tant que véritable *avatar* du désir de l'analyste ?

Il devrait suffire de répondre : à la condition de transmettre un savoir sur ce qu'est ou sur ce qu'il en est de l'objet même de la psychanalyse. Il y faut à la fois une formation *et une trans-formation* par une expérience toujours portée et définie par une clinique qui ne se supporte que du seul usage de la parole et du langage.

Et que valent encore, aujourd'hui, le poids et le prix d'une parole susceptible de subvertir le rapport du savoir à la vérité ?

J'en trouve encore la trace dans des textes qui, pour être très connotés, n'ont pas forcément besoin d'une sacralisation pour toucher juste. En voici deux qui me paraissent particulièrement bienvenus :

- Et d'abord ce cri : « Dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri » (C'est dans Luc VII, 7). Ça paraît, comme ça, magique ; ça pourrait l'être ; et c'est référé à une question de foi au dire de l'autre ; soit aux antipodes du célèbre *Versagen des Glaubens*, formule par laquelle Freud, dans sa correspondance avec Ferenczi, stigmatise le paranoïaque. Bref, à la réception de ce cri, nous nous trouvons devant le ressort d'un très puissant *transfert* qui conduit... à une « guérison ». Précisons : il s'agit de la guérison non pas, notons le bien, du demandeur mais d'un troisième, d'un autre ! C'est donc la guérison du serviteur de ce centurion romain, de cet étranger, de cet officier d'une armée d'occupation, individu bien peu fréquentable. Faut-il donc entendre : *seul, l'autre en soi* est-il, par son émergence, susceptible de répondre à la proposition d'une demande et d'une visée curative, le moi demeurant, lui, de toute façon, intraitable ? Ah, l'analyse de caractère, quel programme encore : ... du côté de l'impossible !

- Ou encore, voyez l'affaire « Nicodème », ce docteur de la loi, vieux notable qui, de nuit — par peur du qu'en dira t-on — vient trouver cet espèce de curieux et jeune rabbin, sorti d'on ne sait trop où (*Nazareth, c'est où, ça ? C'est même pas en Judée, ça doit être en Galilée, dans le Nord !*) et qui raconte des choses assez troublantes mais pas très orthodoxes : « Nicodème lui dit : “Comment un homme peut-il naître une fois qu'il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ?” » Et, plus loin encore, il insiste : « Comment cela peut-il se faire ? » Et voici la réponse, admirable et sans appel : « Comment, tu es Maître en Israël et tu ignores ces choses ? » (Jean III, 4, 9 et 10).